

## **TERRE NOIRE ( Frédéric Marty)**

L'un de mes amis, libraire, connaissant mon passé de mineur m'a offert le livre de Frédéric Marty « Terre noire », livre de poésies dont bon nombre d'entre elles, d'autres étant plus personnelles, se rapportent directement d'abord à la géologie du Carbonifère, puis au métier de mineur, à ses dangers et aux problèmes sociaux qui ont caractérisé la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, la ville de Saint-Etienne servant de toile de fond à l'ouvrage.

L'on pourrait s'étonner que des sujets aussi techniques ou sociétaux puissent être traduits en vers ; Marty s'y emploie avec beaucoup de talent et montre ainsi qu'il n'existe pas une barrière étanche entre ces deux domaines, ce que souligne d'ailleurs Sully Prudhomme dans la préface de l'ouvrage.

Je n'ai trouvé sur internet qu'un article sur la biographie de Frédéric Marty : né à Lyon le 16 janvier 1861, il n'est arrivé à Saint-Etienne qu'en 1885 comme répétiteur au lycée (l'article ne précise pas lequel, mais peut-être qu'il n'y en avait qu'un seul à cette époque), après avoir passé 4 ans au lycée de Long le Saunier, l'article n'indiquant pas quelles y étaient ses attributions.

Rédacteur en chef du journal « Le Stéphanois » à partir de 1889 il a publié « Terre Noire » en 1895 et serait mort très jeune à Saint-Etienne le 11 avril 1897 soit à l'âge de 36 ans.

Une rue porte son nom à Saint-Etienne, dans le secteur de Monthieu, à proximité du Géant Casino.

Pensant que la connaissance de cette œuvre émanant d'un poète stéphanois, viscéralement attaché à la ville, bien que n'en étant pas originaire, pouvait intéresser le milieu des mineurs et plus largement un certain nombre de personnes, j'ai entrepris d'en faire le résumé, sans savoir si ce travail trouverait un écho, ni par quels moyens cet écho pourrait - être trouvé.

Le livre de Frédéric Marty étant difficile pour ne pas dire impossible à trouver, j'ai pris le parti de citer dans une large mesure les passages de l'ouvrage qui m'ont paru le plus refléter la personnalité de l'auteur ainsi que l'ambiance de l'époque.

Pour ne pas rédiger un article trop long – il l'est déjà assez – et ne pas finir par ennuyer le lecteur, je n'y traite que de certains des poèmes se rapportant de près ou de loin à la mine, de ceux exposant les problèmes sociaux de l'époque, ainsi que de ceux qui ont trait à la ville de Saint-Etienne, bien que les parties de l'ouvrage où l'auteur expose des sentiments personnels présentent un intérêt indéniable pour cerner sa personnalité.

\*\*\*\*\*

\*\*\*

La première partie de l'ouvrage est toute « géologique ».

Comme le « *Juif errant* », « *l'Inconnu* » parcourt les siècles, posant toujours la même question : d'où viennent ces monts, ces lacs, ces mers ces vallées, à l'habitant du lieu qui lui répond qu'ils ont existé de tout temps, alors que lui, en bon disciple de Darwin, rit sous cape, sachant qu'il n'en est rien et rétorque : alors comment ce fait-il que l'on trouve des coquillages marins au sommet des plus hautes montagnes ?

Le « Carbonifère » tient une grande place dans cette partie du livre et les espèces végétales qui peuplent la forêt luxuriante qui le caractérise y sont décrites avec un luxe de précisions (trop peut-être).

Cette forêt est symbolisée par « Hylé », fille de Prométhée ; elle se plaint à « Kronos » de son trop long enfouissement dans le noir « Tartaros » où l'a plongée « Zeus », jaloux de ce qu'elle se soit trop longtemps « *tout entière donnée à Hélios* ».

Kronos avec l'aide d'Hermès venu apporter le message des dieux lui laisse apparaître son destin : libérée par « *l'Hépaïtos humain* » elle pourra, « *Lourde fumée ou bien flamme subtile* », vers « Hélios » monter

La seconde partie du livre débute par un éloge de la ville de Saint-Etienne : « « Santziève », peut-être une déformation de « Sainte - Vieille » par référence à la vieille église du 14<sup>ème</sup> siècle, et dont l'usage se serait peu à peu étendu à l'ensemble de la ville, qui n'a pas

« *La beauté de Nice ni de Grasse.*  
Ô mon bon Santziève au sol noir, au ciel gris ».

Le poème qui introduit cette partie : « *Vaïs Santziève* » est un plaidoyer pour la ville adressé à l'auteur du livre « En bourbonnais et en Forez » d'Emile Montégut (1825-1895) essayiste et critique littéraire qui, en plus de la traduction et de la critique de plusieurs livres étrangers dont celles de l'œuvre complète de Shakespeare pour laquelle il a reçu le prix Langlois de l'Académie Française, a écrit plusieurs ouvrages intitulés « Impressions de voyages » et notamment celui cité ci-dessus dans lequel il faisait une description peu flatteuse de la ville comme on peut le constater dans la citation placée en tête du poème :

« *De grandes rues bien éclairées et cependant tristes, bruyamment animées et cependant mornes, des faubourgs spacieux mais dont toute joie est exclue, des églises sans architecture, des monuments sans goût et sans beauté : voilà Saint-Etienne* »

A cette description Frédéric Marty répond en lui opposant notamment Shakespeare :

« *Lui dont le sûr regard allait au fond des choses  
Sans doute il eût jugé plus équitablement  
D'un pays aperçu de loin, comme tu l'oses* »

A ce premier poème<sup>1</sup> sur la noirceur de la ville, le second : « *Villeboeuf* » oppose la fraîcheur du jardin des plantes où l'auteur : « *Par les après-diners de chaleur accablante* »,

---

<sup>1</sup> En réalité il s'agit du second de la deuxième partie du livre, le premier étant un avertissement au lecteur sur lequel je passe.

comme le fera plus tard Valéry dans le « *Cimetière Marin* », se laisse aller à la contemplation de la nature derrière laquelle se profile néanmoins l'aspect industriel de la ville ;

*« Là venait expirer le bruit sourd des marteaux »*

.....

*« C'est bien Villebeuf, c'est bien son puits Ambroise  
Avec son toit plus noir de poussière que d'ardoise  
Qui font tache au milieu des légumes du jardin »*

qui le ramène aux dures réalités de la société industrielle :

*« Et je m'enfuis craignant que ces hauteurs fleuries  
Pèsent d'un poids plus lourd sur les bras des houilleurs »*

et en premier lieu au dur travail de la mine et à ses dangers.

Suivent plusieurs poèmes sur les catastrophes bien connues des métiers de la mine.

« **Un éboulement** », relate dans le détail un tel accident, à un point tel que les heures jalonnant ses diverses étapes depuis sa survenance jusqu'au dégagement des deux victimes qui y ont perdu la vie y sont indiquées comme s'il s'agissait d'un rapport.

« **Aux poulies** » décrit le déroulement d'une séance du tribunal chargé de juger un conducteur de la machine entraînant les câbles faisant monter ou descendre la cage dans le puits, qui en un moment de distraction ne l'a pas arrêtée à temps à la « recette » du jour, causant ainsi la mort des deux ouvriers en cours de remonte, « *broyés sous les tambours* ».

Ce poème met en scène une problématique récurrente dans ces affaires : à qui faut-il imputer la faute ?

Au machiniste qui a eu un moment de distraction, ayant des soucis familiaux en tête, et qui en plus de son service de conducteur était chargé de l'entretien de la machine ou, à ceux qu'il met en cause auprès du tribunal pour tenter, non pas de se disculper car il admet être coupable : « *Hélas je suis coupable* », mais pour tenter de dire qu'il n'est pas le seul fautif :

*« Ne croyez-vous pas Messieurs que ce sont eux  
Les vrais coupables, ceux qui pour les compagnies  
Pensent qu'on ne peut trop faire d'économies ?  
Nous devons être deux ... et j'étais seul. Et mieux  
La machine est usée et les câbles sont vieux  
Il faut marcher quand même et rien ne les effraie :  
S'il arrive malheur c'est l'ouvrier qui paie »*

Finalement le machiniste sera condamné à six mois de prison, malgré les bons antécédents qu'a relevé le tribunal à son encontre.

« **Le Fleuve de feu** » décrit un coup de grisou et il n'est pas un mineur ayant participé à un « sauvetage » suite à une telle catastrophe qui ne peut se sentir concerné par cette description parfaitement réaliste des brûlés

*« Croyez-vous qu'il soit un houilleur qui n'ait d'en bas  
Vu monter un des siens la chair collée aux nippes  
Cuite, carbonisée et tombant en lambeaux ? »*

L'auteur aurait pu rajouter « *Et les cheveux roussis* »

« **Inondation** » se déroule en octobre 1860 aux mines de Bessèges dans le département du Gard et est racontée à l'auteur par son « vieil ami » maître mineur dans cette mine au moment des faits et venu par la suite travailler dans les mines de Saint - Etienne.

C'est à la suite d'une crue importante de la Cèze que la mine s'est trouvée inondée par les vieux travaux dont les « stots » de protection les séparant de l'exploitation en cours ont cédé.

Une vingtaine de mineurs n'ayant pu remonter au jour par le puits rendu inutilisable et n'ayant pas déjà péri emportés par les flots d'eau, sont guidés par le maître mineur dans un ancien boyau exigü et dans lequel la progression est malaisée, dont il se souvient et par lequel il espère rejoindre une galerie inclinée située dans la partie haute de l'exploitation et rejoignant « les échelles » du puits, dispositif permettant aux mineurs de regagner la surface en cas d'inutilisation prolongée de cet ouvrage.

Obligés de faire demi - tour, un éboulement arrêtant leur progression, il ne leur reste que la solution, poussés par la montée inexorable de l'eau, de trouver refuge dans la partie la plus haute de l'exploitation dans laquelle ils se trouvent piégés.

Dans un cas pareil, c'est évidemment vers ces parties hautes de l'exploitation que se portent en priorité les recherches parallèlement aux opérations de pompage destinées à assécher la mine ainsi que le dit le maître mineur.

*« Courage mes enfants, dis-je, à quoi sert de geindre ?  
Et ce n'est pas d'ailleurs le moment de se plaindre.  
Il faudra bien que l'eau s'abaisse. Et puis là-haut,  
Les pompes vont leur train, vous pouvez bien m'en croire,  
Mais il faudra du temps pour arriver à boire  
Tout ce maudit bouillon, car le puits est noyé,  
Et qu'on puisse descendre et qu'on ait déblayé  
Du calme »*

Après plus de huit jours de réclusion, ayant perdu conscience, ils seront finalement sauvés, tout au moins ceux qui ont résisté à ce long confinement, (le poème ne dit pas combien).

La situation décrite dans ce poème fait grandement penser au roman de Zola « **Germinal** » où, après que la mine a été inondée suite à la destruction du cuvelage par l'anarchiste Souvarine, Etienne Lantier et Catherine Maheu, se retrouvent prisonniers de l'eau, comme

l'ont été les mineurs de Bessèges ; seul Lantier survivra après que Catherine soit morte dans ses bras.

Les deux situations sont tellement comparables qu'il est légitime de se demander si l'une n'a pas été inspirée par l'autre ; dans cette hypothèse, l'une ne pourrait être que celle de Marty pour des raisons de chronologie car en effet « Terre Noire » n'a été publié qu'en 1895 alors que *Germinal* de Zola l'a été en 1885.

« **Le Pénitent** » se situe dans les temps anciens, soit en gros le 16<sup>ème</sup> siècle :

*« Or, on était aux temps heureux où, pour un livre,  
Les moines guérissaient vite du mal de vivre  
En hérétique ; aux temps heureux des Giordano,  
.....  
De Spinoza proscrit et, comme Galilée  
Condamné, de par la vérité révélée »*

Il relate une discussion entre des mineurs faisant partie d'un groupe à l'entrée de la mine, interdits de descendre depuis « *trois jours* » à cause du grisou et dont l'un d'eux ne voulant pas perdre une journée de plus réclame que l'on envoie un « pénitent » assainir la mine.

Le « Pénitent », dont la légende dit qu'il s'agissait d'un repris de justice purgeant sa peine, ce qui n'est pas le cas dans ce poème où un tour de rôle a été mis en place entre les mineurs, était :

*« L'homme sacrifié d'avance au dur martyr  
Du feu Grisou, charger d'aller, la torche en main  
Explorer le chantier grisouteux ou malsain ;  
Le condamné porteur de la flamme fatale  
Qu'il devra promener partout dans le dédale  
Pour l'assainir<sup>2</sup>, ou provoquer au besoin  
L'explosion du gaz qui sourd, de loin en loin »*

L'un des mineurs : « *Le Grand* », appuyé par le reste du groupe, dit que c'est au tour de « *Pierrot* » d'assumer la fonction de « pénitent » alors que ce dernier dit que c'est au contraire le tour du « *Grand* » qui est arrivé.

Vêtu de force par le reste du groupe, Pierrot fait triste figure :

*« Et bien ! il est huppé  
Sous le grand capuchon, dans la robe de bure !  
Au masque maintenant. Mais quoi ! Quelle figure  
Fais-tu donc ? Mon ami Pierrot aurait-il peur ?*

---

<sup>2</sup> Le plus souvent il provoquait une combustion du gaz, mais parfois aussi, lorsque la teneur du gaz se situait dans certaines limites son explosion, comme il est dit plus loin, ce qui est nettement plus grave

Pierrot dit que ce n'est pas pour lui qu'il tremble, mais pour sa femme et ses trois enfants, ce à quoi le Grand lui rétorque « *qu'elle aura vite un autre Pierrot* ».

Pierrot demande alors au Grand « *Serais-tu celui-là* » ; ce dernier, après quelques hésitations, jure devant l'ensemble des mineurs qu'il accepte de jouer ce rôle ; Pierrot, libéré, s'apprête à descendre.

*« Eh bien ! enfants et femme je te les lègue,  
Si je ne reviens pas, et je te dis merci  
Car je puis à présent descendre sans soucis »*

Mais finalement le Grand, qui vit seul sans enfants, dans un mouvement de générosité : « *Jamais pour des enfants on remplace un père* » ... après avoir convenu que si « *L'on remonte souvent* » mais estimé pour cette fois-ci « *Que l'homme descendu va servir de victime* », « *Car la mine est bien prise* », du corps de Pierrot d'un brusque mouvement arrache le vêtement de laine et le revêt sous le regard étonnés des mineurs avant de s'engouffrer dans la mine dans laquelle il périra.

Mais de tous ces dangers qui, tout spectaculaires qu'ils soient, n'ont fait proportionnellement que peu de victimes par rapport au bilan global des morts de la mine, celui dont traite « **Le Poussier** » que l'on n'appelait pas encore la silicose reste de loin le plus meurtrier :

*« Le poussier, longtemps respiré  
Engorge les bronches, s'enlise  
Dans les tissus qu'il carbonise  
Tout rhume a bien vite empiré  
Le mineur peut braver longtemps  
« Le Feu brûlant », l'onde effroyable  
La mort l'attend impitoyable  
Au détour de ses cinquante ans ! ».*

Le sujet de « **Pierre et Laure** » est assez peu crédible : qui pourrait croire qu'un jeune marié alors que le festin bat son plein le quitte pour descendre dans la mine, où il a caché son cadeau de mariage, chercher ce dernier et se fasse surprendre par un éboulement.

Certes la poésie permet quelques aménagements avec la vraisemblance, mais à ce point ! Et ce, bien que l'auteur ait mis en tête de son poème ces vers de La Fontaine

*« S'il est un conte usé commun et rebattu  
C'est celui qu'à ces vers j'accommode à ma guise »*

Quant à Laure après une attente de quarante ans, dans le plus pur esprit du romantisme, après la découverte le corps de Pierre par des mineurs :

*« Celui qu'elle attendait encor,  
Resté jeune en dépit du temps »*

.....

*« Vestissant » ses atours de fête*

*Elle voulut en tête à tête  
Passer avec Pierre la nuit »*

Et à l'aurore, « *Du même sommeil Pierre et Laure dormaient pour toujours enlacés* » ; on pense à Tristan et Iseult !

L'aspect social tient une part importante dans l'œuvre de Frédéric Marty.

« **La Sortie** » montre vis à vis « *D'un tas de diables noirs, la gourde au dos, l'air sombre. Ayant fui l'Hadès de la mine* » l'indifférence de la foule :

*« La foule qui passe au bas de l'esplanade  
Laisse à ses flots riants mêler leurs sombres flots.  
Et, sans les regarder poursuit sa promenade,  
Indifférente et froide et faite à ces tableaux »*

Dans « **Pastel** », long poème à l'adresse de *M<sup>dme</sup> N de G*, l'auteur invite « *Marquise* », titre réel ou inventé pour les besoins de la cause, à quitter la douceur de son salon après avoir endossé « *La cape de Sèverine* », alias Caroline Rémy, journaliste et féministe, amie du poète Jules Vallès et première femme à avoir dirigé le journal « *Le cri du Peuple* », pour entreprendre avec lui une visite imaginaire de la mine et des hôtes qui y travaillent.

*« Ces êtres à demi-nus  
Qui dans l'ombre, noirs et velus  
Se meuvent comme des machines. »*

Après avoir quitté « *l'ancre abominable où règne une éternelle nuit* » et avoir rejoint le salon douillet l'auteur met la marquise en garde :

*Déjà dans les lointains brumeux  
Percevez-vous par intervalles  
Contre l'imposture sociale  
Monter la vengeance des gueux »*

Devant le désarroi de « *Marquise* » qui suggère que « *Peut – être des lois équitables* » pourraient « *Endiguer ces flots redoutables* », l'auteur

*Craint que le « Signal » ne sorte  
Auparavant de ces puits noirs  
Qui font – comme des entonnoirs –  
La voix plus grave et plus forte.*

Dans le début de la troisième partie, l'auteur décrit dans huit poèmes les événements entraînés par une catastrophe – en l'occurrence un coup de grisou – depuis sa survenance jusqu'à la reprise du travail.

L'auteur ne nous fait pas vivre le coup de grisou tel qu'il se produit au fond de la mine, mais décrit dans le premier poème de cette série « **Le Coup** » ses répercussions en surface.

Il commence par mettre en parallèle la vie bucolique de ce mois de juin tel que peut la vivre le paysan rentrant chez lui les mois joyeux

*« Là-bas à l'horizon dans le pré vert que borne  
La chaîne du Pilat, sur le coup de midi »*

à « l'aspect morne » que « même en juin » présentent les « abords bruyants et animés de la houillère » d'où,

*« La cage incessamment entre et sort du grand trou  
Trou sinistre, plein d'ombre et d'horreur, trou par où  
L'on plonge les humains dans la nuit meurtrière »*

L'auteur décrit ce qu'il ressent de la mine, telle qu'elle pouvait se présenter à fin du 19<sup>ème</sup> siècle mais même pour cette époque il me semble qu'il en fait injustement un repoussoir alors que les mineurs dans leur majorité s'y sentaient à l'aise.

Dans ce calme champêtre pour les uns et industriel pour les autres survient l'événement dramatique :

*« Tout à coup un grand bruit éclate en bas,  
Un grondement lointain puis sourd se fait connaître et court  
Dans les sous-sols, profonds comme un vent de tempête  
La terre a tressailli, la machine s'arrête  
Dès lors tout s'interrompt, dès lors tout travail cesse  
D'ailleurs le puits vomi une fumée épaisse  
Qui monte en un flot jaune, en haut vers le ciel bleu »*

Puis c'est la description de la première reconnaissance qui est entreprise dans le poème « **Sur le Plâtre** » dédié « *Aux ingénieurs Buisson et Desjoyaux, les premiers descendus victimes de leur dévouement* », ce qui laisse supposer que ces ingénieurs faisaient partie des trois personnes les premières descendues dans le puits et remontées mortes, malgré une remontée rapide suite aux trois coups de cloche du signal d'alarme donné par ces trois personnes<sup>3</sup>.

Suite à cette première reconnaissance à l'issue fatale,

*« Un autre ingénieur a repris la manœuvre  
Marche à la cage et dit « deux autres avec moi »*

Le poème se termine par un éloge de la solidarité qu'entraîne de telles catastrophes qui

*« Des loups sociaux d'Hobbes<sup>4</sup> refait des frères »*

---

<sup>3</sup> Il n'existait donc pas d'appareils respiratoires autonomes à l'époque.

<sup>4</sup> L'auteur qui a écrit « *L'homme est un loup pour l'homme* », pardon de le rappeler.

Comme le précise le troisième poème « **Le Sauvetage** », dédié aux ingénieurs et élèves de l'école des mines de Saint-Etienne, les trois personnes ayant pris la relève des trois premiers purent arriver à la recette à la base du puits, vraisemblablement d'entrée d'air, dans lequel, sans doute attisée par l'appel d'air créé par l'incendie engendré par le coup de grisou, la ventilation s'était partiellement rétablie.

Remontés

*« Tous trois, le front plus blême,  
Et vieillis de vingt ans, répondirent de même  
« On pourrait essayer...peut-être, on ne sait pas,  
En est-il de vivants dans quelque galerie... ? » »*

Malgré le pessimisme de l'ingénieur en chef, et vraisemblablement influencé par « *La foule de minute en minute plus grosse* », ce dernier après le décompte des lampes :

*« Combien de lampes Jean ??  
Ah monsieur deux cent vingt !  
Deux cent vingt ! »*

prend avec l'ingénieur remonté sain et sauf vingt mineurs dans l'espoir d'arriver jusqu'à la taille.

Après avoir trouvé les corps de cinq ou six mineurs « *Horriblement brûlés, broyés, encore tordus* », ils ne peuvent aller plus avant la galerie étant obstruée par un éboulement.

Entreprenant alors une nouvelle tentative par l'étage supérieur l'équipe de sauvetage pense pouvoir progresser ; malheureusement, elle se heurte cette fois-ci au feu :

*« Brûlant, un courant d'air arrive  
En ronflant, c'est le feu ! Feu violent qu'active  
L'aéragé intensif dans les boisements cuits  
On barre comme on peut toutes les galeries  
Mais le feu va plus vite, atteint les écuries  
S'en est fait, s'en est fait, il faut noyer le puits »*

C'est donc par un autre puits qu'il sera tenté « *De retirer vivant un seul des malheureux* »

Le poème ne s'étend pas sur le bilan de la catastrophe, mais il semble cependant que certains ont pu être sauvés :

*« Mais pourquoi s'arrêter aux scènes lamentables  
De la montée au jour des morts épouvantables  
Où des rares blessés qu'on reconnaît à peine  
Et dont la face n'a rien d'une face humaine »*

L'auteur s'est-il inspiré d'un récit de catastrophe qu'aurait pu lui faire un ingénieur de ses amis ?

Ce qui est certain c'est que la description qu'il fait de la catastrophe ne comporte pas d'inexactitude sur le plan technique et pourrait effectivement correspondre à une situation réelle, telle qu'en atteste la dédicace placée en tête du poème précédent.

Suit ensuite le poème « **La chapelle ardente** » sur lequel je passe puis celui intitulé « **Blasphème** » dans lequel, pendant l'office religieux,

*« La veuve, au moment du divin sacrifice  
Constate que le Dieu de bonté, de justice  
Commet un crime et n'a ni honte, ni remords »*

Puis viennent « les « **Discours officiels** » convenus prononcés d'abord par l'archevêque puis par le ministre.

Ce dernier est interrompu par un homme se détachant de la foule et s'avançant vers les cercueils :

*« Ah ! Trêve de discours et de mots  
Si les morts ne sont plus, il reste les vivants  
.....  
Je viens, entendez-vous au non de l'équité  
En face de ces morts et devant ces cent tombes  
Vous dire qu'en un jour tout ce sang répandu  
.....  
Pour le peuple ne peut, ne doit être perdu ;  
Messieurs que comptez-vous lui donner en échange  
Mais tous baissaient la tête et nul n'a répondu »*

L'auteur s'est-il inspiré en introduisant cette intervention dans son poème de celui d'Arthur Rimbaud : « *Le Forgeron* », traitant d'une situation similaire mettant face à face un forgeron et Louis XVI ?

Le poème « **Deux Veuves** » met en scène deux femmes, dont les maris ont également péri dans la catastrophe, qui ont adopté deux attitudes différentes pour leur avenir – l'auteur les jugeant aussi légitimes l'une que l'autre – la première décidant de rester fidèle à la mémoire de son époux, l'autre « *Sans se croire infidèle, a pu se donner à l'ami de l'absent* ».

Enfin, car il faut bien que cela arrive, ce fut « **La reprise du travail** », poème dans lequel le fils succédant au père, victime de l'hécatombe, rejoint le flot des mineurs partant à la fosse sous le regard inquiet mais résigné de la mère, car il faut bien vivre.

Après cette série ayant pour centre une catastrophe minière suivent des poèmes plus spécifiquement axés sur les questions sociales telles qu'elles se posaient à l'époque.

« **L'antinomie sociale** » est un poème qui se veut radical, en rupture totale avec le passé.

*« Que Kant après Zénon et Pascal et Descartes  
Ait brouillé la raison comme on brouille les cartes  
Que Montaigne ait jeté, cet esprit simple et droit*

*Son grand « que sais-je » après le « peut-être » de droit  
Mon Dieu c'est le passé ».*

.....  
*« Ô penseur, le « sursum » nouveau, c'est « terre à terre »*

Dans « **Le temps des prophètes** », l'auteur constate, qu'ainsi qu'au temps de l'évêque Aldébéron qui distinguait seulement deux couches sociales et tenait la plèbe pour rien, mais s'inquiétait néanmoins des « *étranges clameurs* » « *qui en montaient* » et gémissait « *on nous change les mœurs* »,

*« L'heure ainsi que jadis est maintenant troublante »*

et que,

*« Au lieu de calmer les malheureux qui geignent  
Si les cris sont nombreux, si trop fort ils se font entendre  
On crie à l'anarchie, on accuse les mœurs »*

Le poème « **Le problème du pain** » instaure un dialogue entre *Dives* qui défend la loi de la nature « *Place au fort, place au fort, dit la nature* » et *Lazare* qui récuse cette façon de voir :

*« Que vient faire Darwin, que veulent vos savants  
Avec leurs postulats ou vains ou décevants  
Pour résoudre le grand, le primordial problème  
Le problème du pain ? Il suffirait je crois  
De plier simplement vos décrets et vos lois  
A la loi trois fois sainte et haute : la justice.*

Le poème « **Le Nivellement** » met en scène deux personnages principaux : *Plébicola* tenant d'une ligne dure proche de cette injonction parue dans « *El Petroleo, Journal anarchiste de Madrid* » : « *Le nivellement au besoin par la hache et le feu* » que l'auteur place en « en tête » du poème, et *Civis* dont l'opinion pourrait s'apparenter à celle de *Saint-Jean Chrysostome* :

*« Le riche est un brigand ;  
Il faut qu'il se fasse une sorte d'égalité,  
en se donnant l'un à l'autre le superflu »*

ou à celle de Condorcet :

*L'égalité de fait est le but dernier de l'ordre social »*

ces deux dernières phrases figurant, comme la première citée, en tête du poème.

Un troisième personnage *Scura*, dont je n'ai pas très bien compris le rôle qu'il jouait, ni dans quel camp il se situait, intervient par des phrases très courtes, ironiques et provocantes, suite au discours de l'un ou de l'autre des deux protagonistes.

Les noms des trois acteurs ne me semblent pas neutre : *Plébicola* ayant comme racine « plèbe » en est le porte-parole, *Civis* comme son nom le suggère défend le juste milieu, la Cité, l'ordre social tel que le concevait Condorcet quant à *Scurra* dont, en italien, le nom signifierait « beau parleur », ce qui peut sembler paradoxal du fait de ses très courtes interventions, il représenterait le sceptique, mais d'un scepticisme provocateur, celui qu'en stéphanois l'on qualifierait de « gargille » (du moins est-ce mon interprétation).

La première partie du poème se déroule entre Plébicola et Scurra.

Dans la première de ses interventions, qui entame la poème, Plébicola oppose l'indigence du peuple à l'opulence du riche et fait référence aux deux personnages du poème précédent :

*« Peuple naïf qui croit à tout ce qu'on lui dit  
Que Lazare est l'égal de Dives, ce bon frère  
Qui le devrait aider et l'exploite au contraire »*

Il termine cette plaidoirie en faveur des opprimés par cette phrase de *Bakounine* tirée des « *Principes de la révolution* »<sup>5</sup>

*« Lorsque le travailleur va crevant d'impuissance »*

qui clôt la mise en garde adressée à la classe dominante :

*« Ce peuple quelque jour ne demande comment  
Il se fait que l'oisif vive dans l'opulence »*

A ce discours *Scurra* répond par une simple phrase

*« Fais nous donc voir tes mains »*

qui me semble signifier « Toi qui parle si bien as-tu donc travaillé ? »

Sans en tenir compte, Plébicola continue sur le même registre ; n'attendant rien des « *Etats pourris* » dont « *rien ne naîtra de bon, sinon sur leurs débris* » il prédit des représailles à la classe dominante lorsque les paysans

*« Conscients de leur force, aux frères de la ville,  
A tous les travailleurs, à tous les artisans  
Viendront tendre la main, gare au luxe inutile  
Gare aux minorités exploitant le travail<sup>6</sup> »*

Ce à quoi *Scurra* interroge :

*« Où sont donc les moineaux ? Voici l'épouvantail »*

---

<sup>5</sup> C'est par une note en bas de page que l'auteur donne cette information.

<sup>6</sup> Phrase tirée de « *La République une et indivisible* » de Herten

Rentre alors en scène, après une courte réponse de *Plébicola* le représentant des « *Moineaux* » : *Civis*.

Ce dernier tout en reconnaissant que

*« C'est un fait  
D'autre part qu'en nous la loi morale  
Qui veut que l'on respecte en chaque individu  
La « personne » et qu'on donne à tous ce qui lui est dû  
Soit souvent violée, il faut le reconnaître »*

Pose la question : « *Quel remède à cela ?* » et tente de montrer à *Plébicola* les conséquences de son extrémisme :

*« Dans ta folie furieuse  
Tu rêves d'une brusque et sanglante tuerie.  
De révolution, de bouleversement  
Cosmique, où sombrerait le monde en un moment »*

« *Belle perspective* » renchérit *Scurra*.

*Civis* continue son plaidoyer en faisant, sans le nommer, appel à Darwin :

*« Et ! bien, non. La nature  
D'autres façon procède et ne va pas par bonds »  
.....  
« Procédons donc comme elle, agissons en silence  
Au plus vite, mais sans hâte ni violence »*

et préconise, en attendant l'avènement d'une société plus égalitaire, ce qu'il ne formule pas, mais dont je pense que c'est ce qu'il a en tête, de porter secours aux malheureux :

*« Et quant aux malheureux qu'on ne pourrait guérir  
Sur le champ, ne peut-on du moins les secourir ? »*

*Plébicola* refuse cette solution :

*« Non, pas de charité honteuse, la justice  
Qui veut que tout humain ait sa part de soleil,  
Ait sa part de travail et sa part de sommeil »*

Pragmatique, *Scurra* pense que « *Des rentes ça vaut mieux* » ; veut-il dire par là que les nantis ne sont pas prêts d'abandonner leurs avantages ou conseille-t-il à *Plébicola* de réclamer des salaires décents ?

Comme pour ses autres réponses, celle-ci résume toute l'ambiguïté du personnage.

Tout à son idée *Plébicola* conclut de manière on ne peut plus radicale :

*« ..... il faut qu'on en finisse !  
Tout a sa sanction, tout se paie à la fin  
A mort les exploiters ! Vive les Crève - faim !*

*Civis* fait alors appel à *Socrate* :

*« Socrate l'avait vu (que la haine engendre la haine), cet esprit si profond :  
L'amour seul est fécond qui dans le bien se fond »*

Pour en terminer avec le Christ :

*« Le grand républicain, le grand socialiste,  
Qui fustigeait si fort le riche et l'égoïste  
Le Christ avait raison qui disait : aimez-vous »*

espérant ainsi clore la discussion : *« C'est là le dernier mot »* .

Mais c'est finalement *Scurra* qui l'aura, en renvoyant *Civis*, à la classe dont il estime qu'il fait le jeu : *« Va donc, capitaliste ? »*, phrase qui clôt la troisième partie du livre et ce dernier.

Reste que le point d'interrogation qui termine cette phrase, alors que l'on attend plutôt un point d'exclamation, pose problème ; s'agit-il d'une erreur typographique ? J'avoue ne pas trouver d'explication à cette bizarrerie.

### **Personnalité et opinions politiques de l'auteur**

Comment situer Marty sur l'échelle des opinions politiques ?

Nous en sommes réduits à des conjectures, or le fait que, si l'on se réfère à son livre il semble clair que son auteur avait des sympathies sinon pour la gauche mais tout au moins pour les personnalités de gauche : référence dans le livre à *« Séverine »* alias Caroline Rémy dirigeante du *« Cri du Peuple »*.

Par ailleurs ses sympathies pour les mineurs ne peuvent pas être mises en doute, mais il est vrai que l'on peut éprouver de tels sentiments et être de droite, les deux choses ne sont pas incompatibles.

Marty ayant été le rédacteur en chef à partir de 1889 du journal *« Le Stéphanois »*, des informations sur ce quotidien pourraient nous éclairer sur ses sympathies politiques

Sur le site des archives en ligne du département de la Loire j'ai trouvé un court article sur le journal *« Le Stéphanois »* (cliquer dans la rubrique *« Presse ancienne »* puis sur *« par titre de journal »* puis sur *« Loire »* puis sur *« Le Stéphanois »*)

D'après cet article, *« Le Stéphanois »* aurait été un *« journal de l'ordre moral à ses débuts, à l'instar du gouvernement du général Mac Mahon, d'obédience légitimiste »*.

« Le baron Vital de Rochetaillé<sup>7</sup> qui possède le quotidien (1872-1875) est de la même mouvance ».

Le journal, disparu en 1875, revient en 1881 sous le titre du « *Petit Stéphanois* » toujours avec la même ligne politique bien que la démission de Mac Mahon en 1879 « *a renvoyé dans leurs pénates les partisans de l'ordre moral* », et que « *Un vent nouveau souffle sur la France..... mais aussi sur le journal qui devient la propriété de Noël Bouchardy, Ce dernier rend au quotidien son titre originel*»

« *A sa résurrection, en 1881 ....il reste d'obédience conservatrice et catholique, notamment inspiré par le Mémorial. Ensuite, la ligne éditoriale évolue sous la direction de ses différents propriétaires : journal « républicain », « radical », « socialiste » et « indépendant », traduisant la diversité du mouvement républicain. »*

D'après un article trouvé sur le site <https://forez.info.com> sur Noël Bouchardy, ce dernier aurait acquis le journal en 1890.

Toujours d'après cet article Jean Tenant qui signait des articles dans le « *Le Stéphanois* » en utilisant des pseudos lui a rendu hommage dans « *Ame de mon pays* ».

Alors que Bouchardy était prêt de décéder Tenant indique qu'il lui aurait confié « *Sous ma direction, Le Stéphanois fut républicain – nationaliste, et, au moment de l'affaire, anti - dreyfusard* ».

Marty se situait-il sur la même ligne que son patron ? Je me garderais bien de prendre parti là-dessus, le rédacteur en chef possédant une certaine marge de manœuvre ; ce que l'on peut quand même dire c'est que Marty n'était pas un révolutionnaire comme certains des personnages qu'il met en scène dans son livre ; l'on voit mal en effet un patron de presse conserver comme rédacteur en chef quelqu'un ayant cette sensibilité politique.

S'il comprend la colère de la classe laborieuse et ses débordements soudains Marty n'approuve pas cependant ces derniers ; en témoigne le discours de « *Civis* » dans « **Le Nivellement** ».

Son attitude envers les mineurs comporte néanmoins une certaine dose de paternalisme qui transparait notamment dans le poème « **A mes amis S.I.C.P. Elèves de l'école des mines** » auxquels il est adressé et dans lequel il les exhorte :

*« A les prendre par la main (les mineurs) et leur montrer la route  
Amis vous serez bons, justes et tolérants »*

Il est un autre aspect de la personnalité de l'auteur que nous dévoile un certain nombre de poèmes : son nationalisme en phase avec la ligne du journal « *Le Stéphanois* » indiquée par Bouchardy à Tenant à la fin de sa vie.

---

<sup>7</sup> Incidemment cette digression ; ce baron est l'un des rares qui a soutenu la pétition des habitants de La Ricamarie pour son élévation au rang de commune intervenue en 1883 (voir le livre de Maruis-Pierre Chalandard : La Ricamarie).

En effet le livre laisse à penser que, comme beaucoup de personnes à son époque, Marty était animé d'un fort sentiment de revanche vis à vis de l'Allemagne et du fort désir de revoir l'Alsace et la Lorraine revenir dans le giron de la France.

Cela transparait dans le poème « **Vais Santziève** » :

*« Nos métiers ont tissé longtemps  
Les noirs rubans qu'on porte encore  
Vers le Rhin – mais viendra le temps  
Où l'on tissera tricolore »*

ainsi que dans la dernière strophe de « **Reverdie** » poème adressé à M<sup>lle</sup> Kopp à Strasbourg :

*« Elle était plus douce encore, n'est-ce pas ?  
La langue qu'alors on parlait tout bas  
A l'âme en souffrance  
Las, de la parler l'on n'a plus le droit  
La langue de France »*

et également dans « **Hérédité** » poème adressé « *Aux pupilles de la société de gymnastique l'Espérance* » et dédié « *Aux fils des combattants de 1870* » :

*« Car si tu n'as – non plus que nous - le sombre honneur  
D 'aller sur les confins de la terre allemande,  
Demander, l'arme au poing, ce qu'il faut qu'on nous rende  
Tu le dois à ton fils, qui nous doit un vengeur »*

On ne peut plus martial !! On en reste pantois !!

### **Quelques mots sur la préface de Sully Prudhomme**

Sully Prudhomme fait partie des parnassiens, mouvement apparu dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle en réaction au romantisme ; ce mouvement se caractérise par l'impersonnalité et le refus du lyrisme ainsi que l'absence de référence à tout engagement politique ou social qui pourrait nuire à la perfection des écrits de ses membres, l'expression « l'Art pour l'Art » énoncée par Théophile Gautier résumant bien les objectifs littéraires que le mouvement s'est fixé<sup>8</sup>.

Pour avoir au début de sa carrière travaillé au Creusot dans les usines Schneider de 1858 à 1860 - il était l'ami d'Henri Schneider avec lequel il avait fait ses études au lycée Bonaparte<sup>9</sup> - à défaut d'avoir été en contact direct avec les mineurs il a néanmoins été le témoin de la considération dont ils jouissaient : « *Je me suis souvenu de la considération toute particulière, foncièrement respectueuse, dont les mineurs étaient l'objet de la part des*

---

<sup>8</sup> Tiré d'un article trouvé sur Wikipédia

<sup>9</sup> Informations recueillies sur un article de Wikipédia le concernant

*habitants du lieu, des employés et des chefs de l'Usine<sup>10</sup> ; j'en ai été le témoin. »* ; il a donc pu se faire une idée de la dureté de leur travail.

N'étant jamais descendu dans une mine, il « *en avait l'horreur encore plus que l'effroi* » et il « *s'étonnait de l'étrange attachement de ces ouvriers blêmes à leur labeur qui me semblait inhumain* ».

Pensant qu'il commettrait un sacrilège s'il se disait plus à plaindre qu'eux, il n'hésite cependant pas à établir un parallèle entre le métier d'écrivain et les métiers manuels, confessant : « *le seul salaire de ma plume ne suffirait pas à soutenir la condition sociale qu'elle m'a faite ; il n'excède guère en moyenne par jour celui de tout autre outil dans une main exercée. On peut donc être académicien et ne point, en se fatiguant le cerveau, gagner plus qu'un mineur* ».

Revenant à des chose moins terre à terre Sully Prudhomme prolonge cette comparaison entre les mineurs qui « *plongent dans la nuit, s'enfoncent dans les entrailles du sol pour en arracher, avec les noirs blocs de houille la chaleur, la lumière et les parfums<sup>11</sup> qui s'y cachent et y dorment* » et sa propre ambition : « *l'idéal où j'aspire est d'extraire aussi des profondeurs ce qui réchauffe, éclaire et embaume* », ce qui, dit-il, est aussi l'ambition de Marty, qu'il invite cependant à ne pas abuser « *de l'image qui rapproche notre fonction de la leur* ».

Après avoir admis, mais l'on peut douter de sa sincérité, que les risques entraînés par le grisou justifient les égalités de salaire dont il parle précédemment, Sully Prudhomme rétablit cependant la hiérarchie (la sienne) entre les métiers manuels et les tâches intellectuelles : « *malgré la supériorité du cerveau sur le bras* » bien « *qu'il serait, aujourd'hui, plus difficile de se passer de houille que de poésie* ».

Les mineurs « *le savent bien : on le leur a suffisamment rappelé, il n'y a pas lieu d'y insister à l'heure présente ; avec la très louable intention de leur donner toute la conscience de leur importance, on risquerait de fausser leurs idées sur la hiérarchie des produits tant moraux que matériels de toute l'activité humaine* » (sic).

Tout est dit ; le lecteur appréciera en fonction de ses propres sentiments.

Suivent quelques considérations sur la problématique soulevée par la précédente déclaration avant que Sully Prudhomme ne s'aperçoive « *trop tard* » qu'il aurait mieux fait d'entretenir Marty tout de suite et uniquement de son œuvre.

Sully Prudhomme loue Frédéric Marty d'avoir réalisé « *un grand poème, un ensemble homogène de pièces variées, émanant toutes d'une même inspiration, rattachées à un même sujet fondamental* »

---

<sup>10</sup> Le U majuscule n'est pas une erreur de frappe.

<sup>11</sup> La référence à l'extraction de parfums de la houille peut sembler assez bizarre mais il est vrai que l'industrie carbochimique le permettait ; est-ce à cela que pensait Sully Prudhomme ? Rien n'est moins sûr, d'autant qu'à l'époque cette industrie devait encore être assez peu avancée, mis à part la production de gaz d'éclairage et de coke pour les hauts fourneaux.

Il le félicite d'avoir utilisé une source poétique qui, « *loin d'être épuisée, apparaît toute neuve parmi les productions d'un caractère si différent, si peu humain, qui se multiplient dans les récentes écoles de la poésie française* ».

Il reconnaît cependant « *tout ce qu'il y a de pur et de haut dans le souci professé par des novateurs sincères de demander aux ressources les plus raffinées de notre langue l'expression de sentiments infiniment subtils* » ; à qui pense-t-il en disant cela ? Mallarmé est le premier nom qui vient immédiatement à l'esprit.

Mais « *il leur accorde que la versification (celle de Marty), traditionnelle et docile aux exigences spontanées de l'oreille n'est propre à satisfaire aucune de leurs curiosités métriques*»

Laisse-t-il entendre par là à l'auteur de « Terre Noire », par un moyen détourné, que sa veine poétique n'a pas d'avenir sur le plan national, n'étant pas dans « l'air du temps » ?

Il déclare ensuite qu'il ne peut que soutenir le talent de poète de Marty « *mis au service d'une cause dont l'intérêt poignant et l'élévation sont éminemment poétique et dans laquelle est engagé ce qu'il y a de meilleur dans le cœur, les sentiments de compassion et de justice !* » dont il conçoit qu'il n'est rien « *de plus aristocratique, dans l'acceptation générale du mot* ».

Plus intéressant, d'après moi, Sully Prudhomme se montre intéressé par l'adaptation que fait « *hardiment* » Marty de la poésie « *à des matières qui semblent au premier abord y répugner* », « *pour décrire avec une belle précision des phénomènes d'ordre scientifique, ou formuler des faits et des aphorismes d'ordre politique et moral*».

Il ne descend cependant pas jusqu'à à inclure dans les activités humaines servant de support à la poésie de Marty celles d'ordre manuel ou technique, c'est pourtant bien celles-ci, plus que celles d'ordre scientifique, qu'utilise l'auteur de « Terre Noire ».

S'il loue, et l'on ne peut que s'associer à ces louanges, « *Le clavier riche mais toujours sobre, qui se refuse aux pompes déclamatoires et fournit des notes justes à la sincérité de votre âme tour à tour attendrie et indignée* » de Marty il fait néanmoins à ce dernier le léger reproche de « *n'avoir pas toujours évité l'écueil du didactisme* ».

S'il lui fallait « *chercher à cette justesse une garantie irrécusable, (il) la trouverait dans l'unanime accueil fait à la publication de l'œuvre (de Marty) par les plus éminents représentants du monde où vivent les mineurs* »

La fin de la préface, à défaut de ressembler à une fin de non recevoir, si l'on émet l'hypothèse que Marty avait demandé à Sully Prudhomme de promouvoir son ouvrage au niveau national (ce qui n'est que pure supposition de ma part), manifeste à tout le moins, selon moi, le désintéret que porte l'académicien au devenir du livre, voire son scepticisme sur les chances qu'il a d'acquérir une certaine notoriété au plan national : « *C'est à l'un d'eux (l'un des représentants du monde des mineurs) qu'il appartiendra de le présenter au public, à la France, dont la fortune à venir dépend de l'écho que rencontreront dans son cœur les voix douloureuses dont vous êtes le fidèle et puissant interprète.* »

L'on ne peut être plus clair.